

LA SACRIFIEE

Louis, en entrant dans la sa- lon, fut malgré sa tristesse une petite secousse de joie : Mme La- prade était seule. Les importuns du six à sept ne viendraient pas avant une demi-heure, il avait bien choisi son moment. Par contre, une nue de mécon- tentement et d'effroi voila une seconde le fin visage de Juliette, mais aussitôt, avec un sourire, elle tendait sa main à l'arrivant. — Comme vous venez de bonne heure, aujourd'hui ! — C'est que je suis très pressé. — Vraiment ? — On a tant de choses à faire la veille d'un départ ! Elle dut retenir un léger cri. — Vous partez ? Pour où ? — Pour longtemps ? — Pour n'importe où et pour toujours. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?... Hier encore... — Hier déjà, j'étais décidé. Je le sais depuis un mois. Elle comprit, ne put que dire : — Mon ami ! Mais l'écran qu'elle avait pris et qu'elle tenait par troubletrem- blait entre ses doigts. — Oui, votre ami, rien que votre ami ! Je sais que j'ai tort de vous aimer autrement ! que je vous ai offensée en l'avouant ; mais c'est ainsi, je n'y puis rien... Je vous aime passionné- ment. — Monsieur de Servien !... Je vous en prie !... — Non, chère madame, je n'ai pas pris un détour pour vous enlever encore de... mes dé- clarations. — Mme Laprade sourit, et Ser- vien surprit ce sourire. — N'est-ce pas ? Comme cette langue de l'amour est banale, sottise, inférieure au sentiment immense qu'elle devrait exprimer. Déclarations, faire la cour, flirter, toutes ces façons de dire, neuves ou anciennes, sont basses ; l'idée est si haute, si tragique, si terrible !... Elle m'a vaincu, cette idée, elle m'exalte, me chasse, je pars parce que je vous aime ; vous pouvez bien me laisser vous dire que je vous aime, puisque je pars. — Mais, c'est une folie, cher ami ; en quittant la France, vous allez perdre votre situation, votre avenir ; vous démolirez votre avenir, je la connais, elle sera au désespoir. — Je ne peux pas vivre près de vous, sans vous. Elle se tut un moment, comme pour rassembler ses idées, et ses délicats sourils se froncèrent. — Voyons, mon ami... Mon cher Louis, vous savez que je suis mariée, que j'ai beaucoup... d'estime pour M. Laprade, que... enfin que je suis une hon- nête femme, mon cher. — Ah ! — Eh bien ! Vous êtes poli ! Je vous remercie ! Mais son rire s'éteignit au souffle d'une pensée depuis un instant grandissante. — Il ne faut pas que vous par- tiez ; je ne veux pas avoir cela à me reprocher... Mon Dieu ! comme vous êtes romanesque ! Vous n'êtes pas de votre époque, vous savez ! — Je suis d'une époque où l'on peut mourir d'aimer. Elle parut frappée d'une idée subite, quoique déjà formulée et prônée au fond de sa pensée. — Et si je vous demandais, non pas de mourir, mais de me don- ner une preuve absolue, unique, de votre dévouement pour moi ? — Sans de ne plus vous aimer, je suis prêt à vous obéir en tout. — C'est vrai ! Vous feriez tout pour moi ! — Tout. Je vous appartiens ; disposez de moi-même d'une fa- çon extraordinaire et absurde. Que je serais heureux de vous prouver ainsi que personne ne vous aime comme moi ! — Eh bien !... Si je vous de- mandais de vous marier ? — Me marier ! Vous vous mo- quiez de moi ! — Vous voyez bien que vous ne feriez pas cela, si je vous le de- mandais. — Me marier ! — Oui ; ravir de joie votre chère mère, rester en France, devenir raisonnable, m'obéir enfin, ce n'est rien tout cela ! Elle n'hésita pas à répondre avec une coquetterie charmante. — Me marier quand je vous aime ! — Il y en a tant qui se marient sans aimer personne ! — Mais vous ne savez pas que j'ai en vue pour vous... Vous ne devinez pas ? — Non. — Dites-moi d'abord que vous m'obéirez comme vous l'avez promis. — Vous hésitez ? Vous voyez bien, ce grand amour, prêt à tout ! J'ai en tort. — Vous me rendrez fou ! — Eh bien ! soit, j'épouserai qui vous voudrez, j'accepte tout de votre main. Ne me dites pas que ça m'est égal. — C'est ma sœur. — Mademoiselle Anne ! — Vous êtes un homme char-

mant, vous avez de la fortune, vous êtes bien né, vous avez un très bel avenir ; elle, elle est dé- cienne, elle a une très jolie dot, elle est très bien élevée ; elle est un peu comme ma fille, je vous aimerais comme un frère, comme un fils.

— Mademoiselle Anne ! — Eh bien ? — Elle vous ressemble trop. Juliette le regardait avidement ; à ce mot ses clairs yeux se troublèrent. — Je vous la donne ; aimez-la à ma place. — Ah ! vous êtes sans pitié !... On plutôt non, vous n'aimez pas, c'est tout dire. — J'aime peut-être mon mari, mon cher ; non, c'est admirable ; vous avez l'air de trouver cela impossible ! — Vous verrez quand vous serez marié. — Est-ce que vous pouvez sup- poser un instant que je vais épou- ser votre sœur ? — Oui, je le suppose ! vous me l'avez promis. — Ah ! mon cher Louis, ne me refusez pas cette joie... et n'écartez pas ce bon- heur. — Mais... est-ce que ce ne se- rait pas presque odieux ? — Pourquoi donc ? Je vous con- nais, je sais qu'Anne sera par- faitement heureuse avec vous ; je suis sûr que vous l'aimerez... Non, mon ami, rassurez-vous, je ne vous proposerai jamais rien d'odieux. — Vous ne m'aimerez jamais ! — Soit, faites de moi ce que vous voudrez. — Ne prenez donc pas cette mine de détéré. Elle lui tendit sa main qui fré- misait, toute blanche et toute froide. — Ne voyez-vous pas que je vous donne de moi tout ce que je puis vous donner ? Deux femmes entraient, épar- pillant des bonjours, des rires, des parfums. L'atmosphère changea, les pas de la vie re- tombaient sur le décor du drame, M. de Servien fit une pause, glis- sa deux nouvelles, vira, sortit gaiement comme s'il n'emportait pas son cœur mort.

Sur le seuil de la porte, Anne, en costume de voyage, se jeta en- core une fois dans les bras de sa sœur. — Oh ! que je suis heureuse ! Tu sais, je peux te le dire main- tenant, je l'aimais depuis long- temps. — Chérie ! — Et lui, lui aussi, il m'aime ; il me l'a dit si tendrement, tout à l'heure, en voiture, quand nous revenions de l'église. — Il te l'a dit ? — Oh ! j'avais dit ! Au commencement il semblait si dis- trait, si ailleurs ! Il n'avait pas l'air de faire attention à moi, mais maintenant... Une voix de l'escalier monta. — Allons, Anne, nous allons manquer notre train. La nouvelle mariée se pencha encore à l'oreille de sa sœur : — Tu sais, ce n'est pas vrai, nous allons chez lui, rue de Til- lott. Nous ne partirons que dans huit jours. Comme cela, je me sentirai tout de suite mieux sa femme... Elle rougit, ajouta tout bas avec le gentil cynisme des jeunes femmes enhardies : — Et mes amies ! — Et mes amies ! — Oh ! mes amies ! — Oh ! Anne ! — Allons ! des- cendez vite ! ton mari t'attend. Dans sa chambre, Mme La- prade entendit la voiture rouler, qui emportait ce bonheur. Alors tous les ressorts de son énergie se détendirent, et elle tomba, enfouissant ses sanglots dans ses mains unies : — Je l'aimais pourtant, je l'ai- mais ! Sa femme de chambre la tirait par sa manche. — Madame est souffrante ! Madame vent elle que la dé- habille ! — Monsieur attend Ma- dame pour dîner. — J'y vais... dans une se- conde. La sacrifiée écarta ses larmes d'un grand geste des deux pa- niers, et elle alla s'asseoir en face de son mari.

L'ETOILE ABSINTHE. La revue "Demain" publie une lettre d'un de ses lecteurs qui ap- porte à la cause antialcoolique l'appui d'une autorité inattendue. Elle démontre que dès l'origine de l'ère chrétienne, saint Jean l'Évangéliste dénonçait l'absinthe comme un fléau redoutable et si gnalait ses ravages. On lit en effet dans l'"Apoca- lypse", chapitre huit, versets 10 et 11 : Le troisième ange sonna de la trompette, et une grande étoile, ardente comme un fambou, tomba du ciel sur la troisième partie des fleuves et sur les sources des eaux. "Cette étoile s'appelait Absin- the, et la troisième partie des eaux ayant été changée en absin- the, un grand nombre d'hommes mourut pour en avoir bu, parce qu'elles étaient devenues amères". Les temps pré-lits par l'Évan- gélisme semblent bien accomplis. Il n'est pas douteux qu'un "grand nombre d'hommes" boivent de l'absinthe, puisqu'elle représente le tiers de la consommation !

Pensées détachées

M. Joaquim Nabuco ambassadeur du Brésil à Washington, vient de publier un volume de pensées et de sensations qui révèlent un philosophe et un lettré d'une intelligence sub- lime et d'une sensibilité remarquable. Nous extra- yons de son ouvrage ces pages remarquables. Tout sentiment meurt lorsqu'il devient convention. Il n'y a pas de conventions dans la vie mondaine. La vie, qui était autrefois fêlée par les Parques et brisée par les fées, est aujourd'hui tissée à la ma- chine. Les uns se laissent envelopper par la vie comme dans un filet ; d'au- tres se la coupent, comme un vête- ment. Souvent une vie est perdue parce que l'on l'avait voulu mettre un point final, on a mis un point d'in- terrogation. Rien que par du bon sens, ne de- vrait-on pas considérer comme le plus sage le plus avancé celui qui cul- tiverait avec le plus de soin le bon- heur ? Pourtant, même la philoso- phie, qui en était autrefois l'école, ne s'en préoccupe plus. L'humanité aimera toujours à s'enivrer. Pour cela, elle n'a pas besoin de stimulants artificiels. L'ambition suffit. Il y a des journées où l'on voit tout nu le canevas du temps. Il y a bien plus de suicides dans le monde qu'on ne se l'imagine, seule- ment ce sont des bêtises. On détruit les plus belles portions de soi-même et non sa vie, voilà tout. L'homme qui s'ôte la vie est bien loin d'être celui qui s'est le plus dé- formé soi-même. S'écarter tout entier, d'un seul coup, c'est en somme respecter davantage son être im- mortel que de le mutiler, en vie, de ses facultés, de ses aspirations les plus nobles. Le suicide est le plus grand des crimes contre Dieu, mais on ne peut pas dire qu'il soit la der- nière dégradation de la personne humaine. Il y a au déclin une fraîcheur pour certaines parties du cœur, com- me dans l'enfance pour d'autres. Comme le parfum ne vient à quel- ques fleurs qu'à la tombée du soir, la poésie se exhale de certaines âmes qu'après les premières ombres de la vie. Ce n'est pourtant pas au cœur de la femme qu'éclot le plus de nuit ; il a, lui, besoin de soleil. Pour rajeunir, ou pour conserver la jeunesse de l'humanité, il faut des phases d'arrêt intellectuel. De temps en temps il convient une cure de bonne et franche stupidité. Le dépôt de la science pourrait pen- dant ce temps-là être mis sous la garde d'un corps de soldats, comme les lettres grecques et romaines pendant le moyen âge sont restées à celle des moines. Qu'on ne lais- se rien périr de ce qui est acquis, mais qu'on arrête toute production pour que la pensée puisse se refaire. Dans des milliers de livres il y en a un qui est le thème, les autres ne sont que les variations. M. Wilbraham Bootle cherche à tourner la chose en plaisan- terie, mais Miss Taylor insiste, malgré les efforts de lord Camelford. Toute la compagnie prit ren- dez-vous pour se trouver le sar- lendemain à Saint-Pierre et as- sister à l'épreuve imposée au jeune homme. Il l'accomplit avec beaucoup de calme et de sang froid. Lorsqu'il redescen- dit, la triomphante beauté s'a- vança vers lui, la main étendue ; il la prit, la baisa, et lui dit : — Miss Taylor, j'ai obéi au ca- price d'une charmante personne. Maintenant, permettez-moi, en revanche, de vous offrir un conseil : quand vous tiendrez à con- server le pouvoir, n'en abusez jamais. Je vous souhaite mille prospérités ; recevez mes adieux. La voiture de poste l'attendait sur la place de Saint Pierre, il monta dedans et quitta Rome. Miss Taylor eut tout le loisir de regretter sa sottise exigence. Dix ans après, je l'ai revue encore fille ; j'ignore ce qu'elle est de- venue depuis. Les Plus Hautes Cheminées d'Usine du Monde. La cheminée d'usine la plus haute du monde se trouve à Glas- gow, en Ecosse ; elle mesure 123 mètres de hauteur. Une autre cheminée gigantesque vient d'être élevée à Newark, dans l'Etat de New Jersey, aux Etats-Unis ; elle n'a pas moins de 111 mètres, et sa construction n'a demandé que cent dix jours (31 mai 18 septembre 1906). Son environ- nement par jour. Elle a exigé l'emploi de 950,000 briques. Son diamètre, à la base, est de 8 mè- tres 35 et de 3 mètres au sommet. Le pontonier qui la protège et qui a 15 mètres de hauteur, est presque invisible du sol. Enfin, le record de l'altitude pour les cheminées d'usine appar- tient encore à l'Amérique. Il existe, dans l'Etat de Montana, une cheminée de dimensions ana- logues à celle de Newark ; elle s'élève à Butte, petite ville indus- trielle qui s'enorgueillit de possé- der "the highest stack in the world". En effet, la cheminée dont il s'agit ayant été érigée sur le sommet d'une montagne toute voisine, il se trouve que son pa- nache de fumée se déroule à 1,760 mètres au-dessus du niveau de l'Atlantique.

Un peu d'amour peut suffire dans le mariage ; hors du mariage tout l'amour ne suffit pas.

En politique, la vapeur qui per- met d'aller contre le vent et le cou- rant est encore à découvrir. On n'y peut naviguer qu'à la voile. Conduire les hommes sans se ren- dre compte qu'ils ont des mouve- ments différents, c'est comme jouer aux échecs en poussant toutes les pièces de la même manière. Les hommes de génie en politique sont ceux qui peuvent distinguer non seulement l'ombre que les évé- nements projettent à l'avant d'arriver, "comme vents cast their shadows before", mais aussi celle qu'ils lais- sent derrière eux, longtemps après être passés. Le bonheur est la plus douce et la plus timide des fées. La région de thuriferaires, les Plaisirs, qui en- tourent la Vanité, la raillent parce que, étant une si grande fée, elle va toujours accompagnée d'un seul et hantable suivan, le Contentement ; mais la Vanité est une fée déçue, qui vit de simulations et d'artifices, elle n'est pas la rivale du Bonheur ; la rivale du Bonheur est la Fortune. C'est celle-ci qui préside à la grande sphère de l'ambition, aux tirages du génie, de la gloire, de la beauté, de la force, de la richesse, que le Des- tin distribue arbitrairement parmi les hommes. Quant à l'autre, au Bon- heur, tout ce qu'elle a à donner aux siens c'est un petit talisman, appelé Conformité, qui rend le possesseur content du sort qui lui est échu. Le Bonheur et la Fortune ne se con- naissent pas. Leçon à une Coquette. Le comtesse de Bouge, dans ses "Mémoires" parus chez Plon raconte une amusante anecdote dont elle fut témoin alors que toute jeune encore elle habitait Rome pendant l'émigration. — Je me rappelle une aventure qui fit du bruit à Rome. M. Wilbraham Bootle, jeune Anglais, distingué par sa position sociale, sa figure, son esprit, et posses- seur d'une immense fortune, y devint amoureux d'une miss Taylor, qui était jolie, mais n'a- vait aucun autre avantage à ap- porter à son époux. Cependant, M. Wilbraham Bootle brigua ce titre et obtint facilement son consentement. Le jour du ma- riage était fixé. A un grand dî- ner chez lord Camelford, on par- la d'une ascension faite le matin à la croix posée sur le dôme de Saint-Pierre. La communication de la boule à la croix était exté- rieure. M. Wilbraham Bootle dit que sujet à des vertiges, il ne pouvait pas faire l'entreprise d'y arriver, et que rien au monde ne le déciderait à la tenter. — Rien au monde ? dit Miss Taylor. — Non, en vérité. — Quoi, pas même si je vous le demandais ? — Vous ne me demandez pas une chose pour laquelle j'avoue franchement ma répugnance. — Pardonnez-moi, je vous le demande, je vous en prie, s'il le faut, je l'exige. M. Wilbraham Bootle chercha à tourner la chose en plaisan- terie, mais Miss Taylor insistait, malgré les efforts de lord Camelford. Toute la compagnie prit ren- dez-vous pour se trouver le sar- lendemain à Saint-Pierre et as- sister à l'épreuve imposée au jeune homme. Il l'accomplit avec beaucoup de calme et de sang froid. Lorsqu'il redescen- dit, la triomphante beauté s'a- vança vers lui, la main étendue ; il la prit, la baisa, et lui dit : — Miss Taylor, j'ai obéi au ca- price d'une charmante personne. Maintenant, permettez-moi, en revanche, de vous offrir un conseil : quand vous tiendrez à con- server le pouvoir, n'en abusez jamais. Je vous souhaite mille prospérités ; recevez mes adieux. La voiture de poste l'attendait sur la place de Saint Pierre, il monta dedans et quitta Rome. Miss Taylor eut tout le loisir de regretter sa sottise exigence. Dix ans après, je l'ai revue encore fille ; j'ignore ce qu'elle est de- venue depuis.

LE PERROQUET DE L'HOMME PROPRE, (MONOLOGUE.) M. COLLAS.

M. Henry Cros, l'artiste poète qui vient de mourir et qui laisse de si exquises verrières, était un des frères de ce pauvre Charles Cros, un savant qui, le premier, découvrit le principe du phonographe et de la photographie des couleurs ; mais qui ne survit guère aujourd'hui dans la mémoire des hommes que comme père du "Monologue". Aussi bien, puisque l'attention est de nouveau ramenée sur les Cros, nous paraît-il d'actualité de repro- duire une des plus amusantes fan- tasies de l'auteur de l'"Obsession" et du "Hareng Saur". (L'auteur en chiquenaudant les manches et les parements de son habit.) Je n'ai pas diné, parce que j'ai eu la bêtise d'accepter à dîner chez Oscar. Oh ! je ne dine jamais en ville, je souffre trop ; mais la marquise des Plantesbandes et sa fille de- vaient dîner chez Oscar. L'autre jour j'avais conquis les bonnes grâces de la marquise en lui don- nant la recette d'une eau antipul- ticulaire qui est de tradition dans ma famille. Je dis donc à Oscar : Elle est charmante, mademoiselle des Plantesbandes. Alors le voilà qui se gausse de l'ancien dîner de ce soir. C'est un garçon intelligent, par- tait-il, mais il n'est pas... il n'a pas l'habitude, le culte de la pro- preté. Moi, je n'ai pas une imagi- nation extraordinaire, mais au moins je suis propre ! Ce matin, je m'éveille. Je pense, je prends mon bain. Comme tous les jours j'ai mon heure de méditation, mon heure de manu- cure, ma demi-heure de coiffure du matin. Et je déjeune. Quatre œufs à la coque ; j'aime ça parce que personne ne touche les œufs en dedans. Je mange du pain fait à la mécanique... personne ne touche à la pâte ; au sortir du four on me le met dans une ser- viette et on me l'apporte. Je bois de l'eau filtrée sur ma table, un petit filtre, excellent système... (Je vous donnerai l'adresse du fabricant.) Après déjeuner, je me lave les mains, je me débarbouille, je change de linge, je mets des bot- tines fraîches, je me relave les mains et les soles. Je vais chez Auguste me faire brosser la tête, vous savez ?... le shampooing. Je vais au shampooing tous les jours, de trois à quatre heures. Ça creuse l'estomac, le sham- pooning, quand on n'a pris que des œufs à la coque. Je rentre donc je me lave les mains, je me dé- barbouille... (La poussière, en route.) Je change de linge, de costume, je mets des bottines fraîches, je me relave les mains et les soles. Chez Auguste je me fais donner un dernier coup de pé- gne et en route ! Chez Oscar ! puisque le dîner était pour six heures. Bonsoir madame, bonsoir Os- car, bonsoir madame la marquise, bonsoir mademoiselle, bonsoir tout le monde. Je demande à me laver les mains (la poussière). Dans le potage, je trouve une petite carotte nouvelle (j'aime les carottes) épluchée à la main ! (la main de la cuisinière !). Chez moi on épluche les légu- mes à la machine, en tournant comme ça... (Je vous donnerai le nom du fabricant.) Je ne touche pas au potage. On fait passer du pain, coupé à la main, sur une assiette. Je ne dis rien. J'en prends un morceau ; je le fais tomber dans ma serviette, qui était propre, c'est vrai. (C'est la seule chose propre qu'il y avait à table — Ah ! si, il y avait encore la nappe et les couteaux qui paraissent propres.) Je coupe une petite tranche en dessus de mon pain, une petite tranche en dessous, et je pile la croûte tout autour. J'avais, comme ça, un petit noyau de mie assez propre. (C'était du pain coupé à la mécanique, j'avais averti.) Oscar a eu l'air de remarquer mon petit travail et il a commen- cé à me faire un nez. Eh ! bien, je n'ai mangé que ce bout de mie de pain. Tout ce qu'on a servi me faisait penser à la cuisinière qui avait ficelé l'au- tomobile, trossée la diva, écosé les flagelolets. Ça me donnait mal au cœur, rien que de voir manger tout ça aux autres. Je n'ai bu qu'un peu de Bor- deaux, parce qu'on le fabrique assez proprement. A Bordeaux, ils ne foulent plus le vin comme ça... (Geste des pieds.) Ils font ça à la machine... A chaque assiette qu'on em- portait pleine de devant moi, Os- car devenait de plus en plus som- bre ; il sentait que tout ça n'était pas propre. Oh ! j'ai eu de la patience ! mais quand j'ai vu la marquise et sa fille (Sa fille !) manger des fraises des bois sans les laver, des fraises cueillies dans les bois ! (Ce n'est pas propre, les bois) et cueillies avec les mains... (Ce n'est pas propre, les mains.) Quand j'ai vu ça, je me suis levé de table, j'ai dit, j'ai dit à Os- car : Non ! tu n'es pas propre, rien n'est propre chez toi, pas même les invités ! Oscar a pâli, s'est levé, m'a montré la porte pendant que la marquise faisait respirer un fla-

LE PERROQUET DE L'HOMME PROPRE, (MONOLOGUE.)

En politique, la vapeur qui per- met d'aller contre le vent et le cou- rant est encore à découvrir. On n'y peut naviguer qu'à la voile. Conduire les hommes sans se ren- dre compte qu'ils ont des mouve- ments différents, c'est comme jouer aux échecs en poussant toutes les pièces de la même manière. Les hommes de génie en politique sont ceux qui peuvent distinguer non seulement l'ombre que les évé- nements projettent à l'avant d'arriver, "comme vents cast their shadows before", mais aussi celle qu'ils lais- sent derrière eux, longtemps après être passés. Le bonheur est la plus douce et la plus timide des fées. La région de thuriferaires, les Plaisirs, qui en- tourent la Vanité, la raillent parce que, étant une si grande fée, elle va toujours accompagnée d'un seul et hantable suivan, le Contentement ; mais la Vanité est une fée déçue, qui vit de simulations et d'artifices, elle n'est pas la rivale du Bonheur ; la rivale du Bonheur est la Fortune. C'est celle-ci qui préside à la grande sphère de l'ambition, aux tirages du génie, de la gloire, de la beauté, de la force, de la richesse, que le Des- tin distribue arbitrairement parmi les hommes. Quant à l'autre, au Bon- heur, tout ce qu'elle a à donner aux siens c'est un petit talisman, appelé Conformité, qui rend le possesseur content du sort qui lui est échu. Le Bonheur et la Fortune ne se con- naissent pas. Leçon à une Coquette. Le comtesse de Bouge, dans ses "Mémoires" parus chez Plon raconte une amusante anecdote dont elle fut témoin alors que toute jeune encore elle habitait Rome pendant l'émigration. — Je me rappelle une aventure qui fit du bruit à Rome. M. Wilbraham Bootle, jeune Anglais, distingué par sa position sociale, sa figure, son esprit, et posses- seur d'une immense fortune, y devint amoureux d'une miss Taylor, qui était jolie, mais n'a- vait aucun autre avantage à ap- porter à son époux. Cependant, M. Wilbraham Bootle brigua ce titre et obtint facilement son consentement. Le jour du ma- riage était fixé. A un grand dî- ner chez lord Camelford, on par- la d'une ascension faite le matin à la croix posée sur le dôme de Saint-Pierre. La communication de la boule à la croix était exté- rieure. M. Wilbraham Bootle dit que sujet à des vertiges, il ne pouvait pas faire l'entreprise d'y arriver, et que rien au monde ne le déciderait à la tenter. — Rien au monde ? dit Miss Taylor. — Non, en vérité. — Quoi, pas même si je vous le demandais ? — Vous ne me demandez pas une chose pour laquelle j'avoue franchement ma répugnance. — Pardonnez-moi, je vous le demande, je vous en prie, s'il le faut, je l'exige. M. Wilbraham Bootle chercha à tourner la chose en plaisan- terie, mais Miss Taylor insistait, malgré les efforts de lord Camelford. Toute la compagnie prit ren- dez-vous pour se trouver le sar- lendemain à Saint-Pierre et as- sister à l'épreuve imposée au jeune homme. Il l'accomplit avec beaucoup de calme et de sang froid. Lorsqu'il redescen- dit, la triomphante beauté s'a- vança vers lui, la main étendue ; il la prit, la baisa, et lui dit : — Miss Taylor, j'ai obéi au ca- price d'une charmante personne. Maintenant, permettez-moi, en revanche, de vous offrir un conseil : quand vous tiendrez à con- server le pouvoir, n'en abusez jamais. Je vous souhaite mille prospérités ; recevez mes adieux. La voiture de poste l'attendait sur la place de Saint Pierre, il monta dedans et quitta Rome. Miss Taylor eut tout le loisir de regretter sa sottise exigence. Dix ans après, je l'ai revue encore fille ; j'ignore ce qu'elle est de- venue depuis.

LA MODE DE L'AN X

En l'an X (1802) les femmes les plus attentives à suivre la mode portaient de longues jupes de perles des Indes d'une ex- trême finesse, ayant une demi- queue et brodées tout autour ; les ornements du bas étaient des guirlandes de pampres, de chênes, de laurier, de jasmins, de capu- cines. Le corsage de ces jupes était détaché. Il était taillé en ma- nière de "peneur" ; cela s'appel- lait un "canezon". Le tour et le bout des manches "Amadis" étaient brodés de festons ; le col avait, pour garniture ordinaire, du point à l'aiguille ou de très belles dentelles. Les femmes avaient sur la tête une toque de velours noir avec deux plumes blanches ; sur les épaules ou très beau schall de cachemire de couleur tranchante ; quelquefois à la toque noire était attaché un long voile de point d'Angleterre, jeté sur le côté. Parmi les bijoux on citait, comme article d'un grand débit, les croix brodées de perles et de diamants et les bracelets formés d'un ruban d'or tressé. La topaze fut très recherchée pour les boucles d'oreilles en poires ; celles en brillants ne se portaient plus en crochets, mais en pendeloques. Les doublettes commençaient à se répandre ; on les portait longues, rasant la terre, avec de grandes manches retroussées sur le poignet et col- let en retouvé. Les étoffes transparentes, bien de ciel, couleur de chair, les tulle en soie ou en organza, composaient les "touques jai- ves". Les chapeaux de paille étaient bordés de "chicoiré", et les capotes arboraient démesuré- ment le visage. Plus de longs cheveux pour les femmes. Elles se coiffaient à la "Titus", se cou- vraient la tête de "tortillons" et de "cache-folies". L'élégante du Consulat allait au bal et était outrageusement dé- collée et mariée jusqu'au ri- dicule. Les émigrés, retour d'exil, avaient conservé, pour se rendre dans le moule, des modes de leur temps, la robe longue poudrée. Boudant un peu la société nou- velle, ils s'honoraient de leur pauvreté et remplaçaient le luxe qui leur était interdit par la dis- tinction de l'esprit et des ma- nières. Par dérision, les hommes du régime nouveau les appelaient les "ci devant". Il est vrai que, de leur côté, les "parvenus" n'étaient pas beaucoup plus élégants ; et lors- que s'ouvrirent les réceptions brillantes des Tuileries, les pre- miers magistrats du Consulat y arrivaient dans des frocs... dont ils avaient soin de cacher les numéros avec du papier ! Veut-on savoir, maintenant, quel était, par une Parisienne de cette époque, le dernier mot du luxe dans son intérieur ? L'appartement se composait d'une antichambre, un premier et un second salon, une chambre à coucher et un boudoir. Les tentures plissées, ornées d'am- plies draperies, les rideaux en étoffe et en mousseline brodée des Indes, garnis de festons et de franges en or, en argent ou en soie ; le choix des couleurs les plus tendres et les plus dé- licates pour la chambre à cou- cher et le boudoir ; la forme élégante des lits placés sur une estrade et garnis de ri- deaux dont la coupe variable est toujours mariée au goût le plus achevé ; les meubles en action et en bronze, les formes agréa- bles des divans, des chaises, des tabourets, des consoles, ronte- nues par des dragons et des fi- gures égyptiennes en bronze an- tique et en or moulu ; les lustres, les candélabres, les pendules, les vases en marbre et en porphyre, etc... qui ornaient tous les ap- partements, portaient l'ameublé- ment au comble du luxe. Joignez à cela un double ap- partement dans le même goût pour monsieur ; une salle à man- ger en étac pot, imitant le mar- bre, une chère fée et délicate, une belle vaisselle et de belles porcelaines, et vous aurez une idée assez juste des grandes mai- sons.